

2- 6 -7-8-9. Jean Jaurès l'enseignant : une brillante carrière universitaire prématurément interrompue

La carrière universitaire de Jean Jaurès s'est tout entière déroulée à Toulouse (1882-1885 ; 1889-1893).

Entré premier (cacique) à l'École normale supérieure en 1878, il se classe troisième à l'agrégation de philosophie en 1881, derrière Paul Lesbazeilles, 1^{er} et Henri Bergson, 2^{ème}.

Nommé à sa demande au lycée d'Albi (Lapérouse aujourd'hui), il y est remarqué par le recteur Claude Perroud qui lui propose dès 1882 de prononcer quelques conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse, puis le nomme maître de conférences en 1883.

Parallèlement, il donne des cours au tout nouveau lycée de jeunes filles, actuel lycée Saint Sernin (**Parcours n° 6**, Lycée Saint-Sernin)

Interrompant ses fonctions pour assumer son mandat de député du Tarn en 1885, il reprend son poste après son échec à Castres aux élections de 1889. Il le quittera à nouveau en 1893, à son élection comme député d'Albi-Carmaux.

Jean Jaurès a dispensé ses cours de philosophie dans l'amphithéâtre du Sénéchal, rue Charles de Rémusat (**parcours n° 7**, l'hôtel du Sénéchal). Il a à peine connu les locaux de la nouvelle Faculté de lettres qu'il inaugura en 1892 (**Parcours n° 2**), comme il avait inauguré en 1891 ceux de la Faculté des Sciences, de médecine et de Pharmacie, en tant qu'adjoint à l'Instruction publique de Toulouse (**Parcours n° 8**).

On n'a pas conservé les textes des cours universitaires de Jaurès, contrairement aux cours dispensés au lycée d'Albi. Ces derniers font l'objet, avec ses thèses, du volume 3, intitulé « Philosophe à trente ans » des Oeuvres publiées par la Société des Etudes jaurésiennes (Fayard).

C'est à Toulouse que Jean Jaurès a préparé ses deux thèses éditées en 1891, avant leur soutenance en Sorbonne au début de 1892 : la thèse principale : *De la réalité du monde sensible* ; la thèse secondaire ou thèse latine : *Les origines du socialisme allemand*. Jaurès est influencé par le spiritualisme de ses professeurs à l'École normale supérieure. Il refuse de s'aligner sur les positivistes, trop systématiques à son gré. Grâce à sa connaissance de la langue allemande, il découvre le marxisme et adhère à ses principes économiques.

Il aurait vraisemblablement connu une brillante carrière, à l'instar de son condisciple normalien Henri Bergson, mais ses engagements politiques l'en ont empêché. Il brigua en vain un poste en Sorbonne en 1898 - en pleine affaire Dreyfus- après son échec à Carmaux face au marquis de Solages, et s'investit alors dans le journalisme, l'histoire (la Révolution française). Pour autant, il ne rate pas une occasion de philosopher dans ses articles de presse ou, par exemple, dans plusieurs discours de distribution de prix aux lycées d'Albi, de Castres ou de Toulouse, et en 1911 dans ses conférences en Argentine. Sa collaboration régulière à la Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur, à partir de 1905, nous permet de retrouver de nombreux articles à la teneur philosophique et pédagogique, dont ceux qui plaident pour l'enseignement des langues régionales (notamment l'occitan) à l'école.

À Toulouse, une école, inaugurée en 1927, porte son nom (**Parcours n° 9**)